

ZÉNOBIE DE PALMYRE

ÉTUDE CRITIQUE

PAR

CARLOS CHAD, S. J.

INTRODUCTION.

Un demi-siècle d'effort patient des archéologues et des historiens a renouvelé notre connaissance de Palmyre. La cité caravanière du désert syrien a bénéficié de deux avantages: une fouille étendue, systématique et sans cesse reprise, comme celle de Leptis Magna; la publication des principaux monuments et textes épigraphiques grecs, palmyréniens et bilingues par l'abbé Chabot et J. Cantineau a suscité les études parues principalement dans la revue *Syria*. Citons notamment celles de MM. Seyrig, Ingholt, Starcky, Schlumberger, Michalowski, Collart, Will; elles éclairent les historiens sur les cultes et les dieux, le commerce, les institutions civiles et militaires de Palmyre. Aujourd'hui encore, des missions de fouille suisse, polonaise, française ou syrienne poursuivent une exploration qui se révèle pleine de promesses.

Ce qui reste cependant mal élucidé, c'est l'histoire politique de la ville, ses relations avec les deux grands empires limitrophes, Rome et la Perse; ce ne sont pas les hypothèses qui ont manqué dans ce domaine, mais qu'il s'agisse, par exemple, de déterminer la date et le mode de l'annexion de Palmyre à l'empire romain, ou le comportement de Zénobie envers les empereurs illyriens, les théories échafaudées divergent sur plus d'un point. L'histoire progresse souvent par ces prises de position contradictoires où un problème controversé apparaît sous un angle nouveau.

Dans la restitution de l'histoire politique de Palmyre, certains historiens ont été égarés par des préjugés dûs à la xénophobie; d'autres ont suivi avec une fidélité trop aveugle des données incertaines de l'Histoire Auguste. Il appert aujourd'hui que ces sources offrent des pistes volontairement brouillées. Le biographe d'Aurélien l'a

raillé d'avoir triomphé d'une femme, comme si l'affrontement avait eu lieu dans un champ clos, comme au temps des tournois de chevalerie. L'enjeu du débat, c'est ce que représentaient les deux antagonistes: derrière Aurélien, c'est l'armée du Danube qui, depuis l'assassinat de Philippe l'Arabe, entendait définitivement barrer la route à tout prétendant à l'empire venant d'Orient. Aigris par vingt ans de défaites devant le déferlement des Goths, les Illyriens considéraient l'empire comme l'apanage de leurs généraux éphémères. L'armée romaine d'Orient, voyant depuis la capture de Valérien par les Perses, Rome incapable d'intervenir à l'Est, se considérait comme la seule force capable de protéger l'empire contre Sapor. La compétition entre les deux armées remontait loin: on la voit prendre corps à l'avènement de Vespasien, rebondir à la mort de Commode, s'affirmer sous Philippe et Dèce. Si Zénobie fut finalement vaincue par Aurélien, c'est que les Illyriens étaient mieux équipés pour la guerre. Une cause juste, défendue avec courage, peut être perdue sur les champs de bataille. Le rôle de l'historien n'est pas d'accabler les vaincus, mais d'expliquer les faits tels qu'ils s'imposent à lui, dans sa recherche de la vérité. Tel est l'objectif que cette étude se propose.

PORTRAIT DE ZÉNOBIE

PROCÈS DE ZÉNOBIE.

Un historien récent a fait le procès de Zénobie: M. J.G. Février, esquissant le portrait de la reine, estime « qu'un trait domine tout le caractère de Zénobie: une ambition féroce, insatiable; un désir effréné du pouvoir était le seul ressort qui maintenait cette âme tendue; du jour où elle sentit la partie perdue pour elle, son effondrement fut lamentable » (1).

Quand ensuite, du caractère de Zénobie, M. Février passe à sa politique, il n'est pas moins catégorique: « Il semble que Zénobie, dès le premier jour, ait pris le contrepied exact de la politique d'Odeinath. Ce dernier s'était efforcé de rester en bons termes avec les Romains. Zénobie, à peine installée au pouvoir, les brave ouvertement. Odeinath avait laissé fonctionner à peu près correctement les institutions démocratiques, ou soit-disant telles, de la cité palmyrénienne. Sous Zénobie, on n'en entend plus parler » (2).

(1) J.G. FÉVRIER, *Histoire politique et économique de Palmyre*, 1931, p. 103.

(2) *Ibid.*, p. 103.

Cette façon cavalière de prendre ses distances envers Rome ne va-t-elle pas pousser Zénobie vers la trahison? M. Février ne craint pas de l'affirmer: «Après la mort d'Odeinath, Rome voulut profiter de l'occasion pour mettre à la tête des légions d'Orient un vrai Romain: ce fut à Héraclianus, préfet du Prétoire, qu'échut ce périlleux honneur. Autant qu'on puisse en juger, les troupes palmyréniennes refusèrent d'obéir au nouveau Dux et, lorsque ce dernier se fut engagé à fond contre les Perses, elles tombèrent sur ses arrières et lui infligèrent une sévère défaite. Si cette action fut, du point de vue stratégique, un brillant succès pour l'état-major palmyrénien, au point de vue politique, ce fut une sottise, car les légions romaines rengrèrent en Occident et les troupes de Palmyre restèrent seules maîtresses en Orient» (1).

Je montrerai plus loin, en examinant la situation des armées en présence, combien ce jugement manque de nuances. L'hostilité de M. Février à l'encontre de Zénobie ne connaît d'ailleurs pas de mesure. Racontant son procès, il prononce ce verdict: «Cette souveraine, jadis si fière, se conduisit avec la lâcheté la plus répugnante. Elle ne songea qu'à sauver sa vie, en accusant ses amis» (2).

DÉFENSE DE ZÉNOBIE.

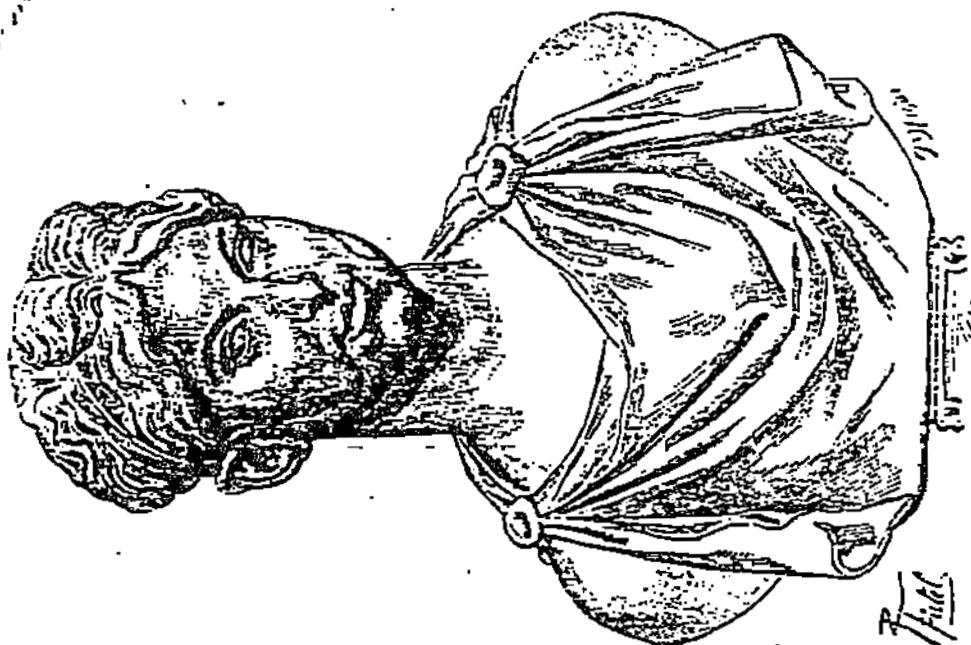
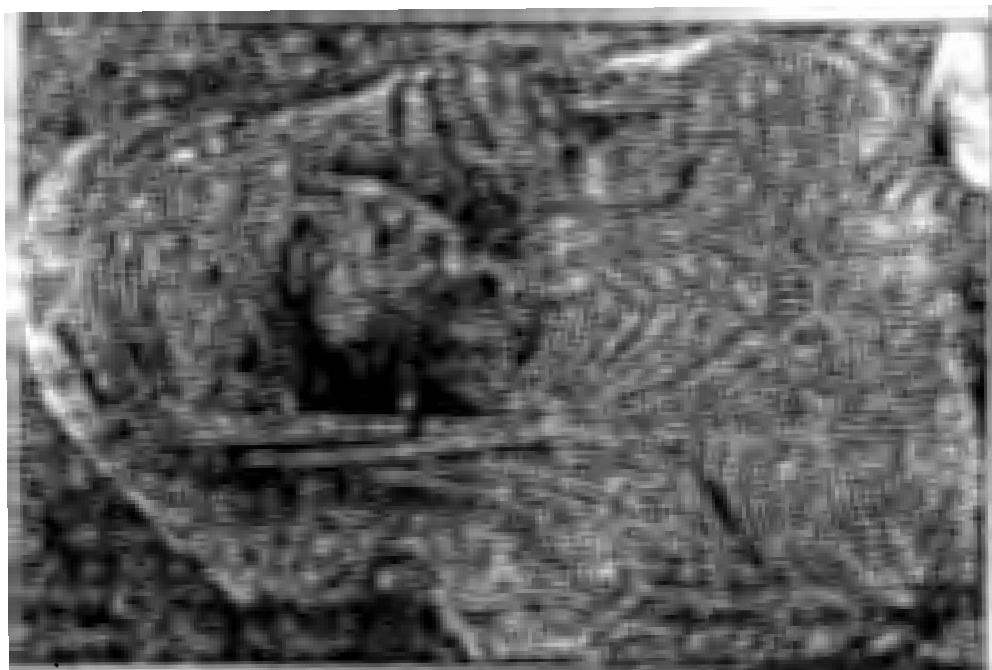
Opposons à ce réquisitoire la défense que fit de Zénobie son propre adversaire, Aurélien. Écrivant au Sénat pour rendre compte de sa campagne contre Palmyre, l'empereur s'écrie: «On me reproche d'avoir triomphé d'une femme. Mes détracteurs ne parleraient pas ainsi s'ils savaient de quelle femme ils parlaient: s'ils connaissaient sa prudence dans les conseils, sa persévérance dans les décisions, sa fermeté envers les soldats, sa libéralité lorsque l'occasion le demande. Je puis dire qu'Odeinath a dû à sa femme de pouvoir vaincre les Perses, d'avoir mis Sapor en fuite et d'être parvenu jusqu'à Ctésiphon» (3).

Une telle femme était assurément digne de régner et sa culture ne fut pas moindre que son sens politique: elle avait l'esprit ouvert, parlait couramment le grec, le palmyrénien, l'égyptien, comprenait le latin. Elle avait attiré à sa cour le philosophe Longin et l'évêque d'Antioche, Paul de Samosate. Elle aimait l'histoire, avait lu en grec l'histoire de Rome (sans doute dans Dion Cassius), avait fait pour son usage un résumé de celle de l'Orient et de l'Égypte,

(1) J.G. FÉVRIER, *Histoire politique et économique de Palmyre*, 1931, p. 104.

(2) *Ibid.*, p. 136.

(3) S.H.A., *Vie d'Aurélien*.



et à l'exemple des reines prestigieuses de l'Orient, Sémiramis, Cléopâtre et des princesses syriennes de la dynastie des Sévères, elle pouvait rêver, elle aussi, de marquer son époque.

Du reste, même douée de qualités supérieures, cette femme n'en resta pas moins toute sa vie une fille du désert. Voici comment la dépeignent ses biographes anciens: « Elle avait le teint brunâtre, les yeux noirs et d'un éclat merveilleux, les dents d'une telle blancheur qu'on les eut prises pour des perles. Elle parlait d'une voix sonore et mâle et haranguait ses troupes le casque sur la tête. Elle se faisait porter sur un char, rarement sur une litière, mais on la voyait surtout à cheval. On dit qu'elle faisait souvent 3 ou 4 milles (1) à pied avec les soldats. Elle supportait le soleil et la poussière. Elle chassait avec Odeinath dans les forêts et les montagnes. C'était la plus noble femme d'Orient et la plus belle » (2).

Elle savait frapper les imaginations par le faste de sa cour: « Elle se faisait rendre l'espèce de culte imaginé par les rois de Perse, imitait dans ses banquets le cérémonial usité à la table des empereurs, servait ses convives dans de la vaisselle ayant appartenu à Cléopâtre. Elle portait des robes royales bordées de pourpre et de pierreries: d'une chasteté proverbiale, elle était habituellement sobre. Mais elle buvait lorsqu'il le fallait avec ses généraux, et elle l'emporta, dans ces sortes de compétition, sur les Perses et les Arméniens. La crainte qu'elle inspirait à ses peuples, en Orient et en Égypte, fut cause que ni les Arabes, ni les Saracènes ni les Arméniens ne connurent de conflits tant qu'elle régna » (3). Aurélien ajoute: « Je ne l'aurais pas laissée vivre si je n'étais convaincu qu'elle a rendu d'importants services à la république, même en se saisissant de l'empire d'Orient pour elle et pour son fils » (4).

Nous ne possédons de Zénobie qu'un buste du Vatican, conservé au Musée Chiaramonti (5) et des monnaies d'un type assez conventionnel (6) où la reine apparaît, portant le stéphané, selon la coutume des impératrices romaines. Rien ne ressemble moins aux portraits des riches matrones, que nous ont livrés les tombeaux palmyréniens, (à la tête voilée et couverte de chaînes et de pierreries,) que le buste de Zénobie, en tunique unie et sans bijoux, coiffée à la grecque de courts cheveux bouclés.

(1) Un mille romain valait 1481 mètres. La marche était donc de 4 à 5 km.

(2) S.H.A., *Les trente tyrans, Zénobie*.

(3) S.H.A., *Aurélien*.

(4) S.H.A., *Aurélien*.

(5) N° 263.

(6) Th. RHODE, *Catalogue des monnaies des princes de Palmyre*, pp. 299-302.

PALMYRE ET LES PERSES.

Zénobie a toujours penché vers la civilisation gréco-romaine. Après la capture de Valérien en 250, les Perses constituèrent une menace redoutable contre Palmyre et la province de Syrie. Odeinath, au témoignage d'Aurélien, attaqua Sapor sur les conseils de sa femme, mena contre le roi des rois deux autres campagnes en 252 et 256: il put reconquérir la Mésopotamie, peut-être aussi l'Arménie, plantant ses flèches sur les portes de Ctésiphon. Il envoya à Gallien des satrapes et l'empereur put ajouter à ses titres celui de Persicus Maximus. L'empire recouvrait grâce aux Palmyréniens, ses frontières, telles qu'elles s'étaient constituées, après la campagne de Septime Sévère.

Après ces défaites, Sapor, dut accepter ces frontières et il est probable qu'un traité avec Palmyre scella cet accord, puisque plus tard, Zénobie songea aller chercher secours chez les Perses, lorsqu'Aurélien assiégeait sa ville. Gallien avait récompensé Odeinath, déjà roi des rois (titre qui le mettait, diplomatiquement au moins, à égalité avec Sapor), en le nommant consulaire, « Dux Romanorum », c'est-à-dire généralissime des légions romaines de Syrie et, en 262, Imperator (1), titre viager, transmissible après sa mort, à son fils Héroclès. Sur le plan civil, Odeinath fut « Corrector Totius Orientis »; Odeinath devenait ainsi une sorte de superpréfet, coiffant les gouverneurs ordinaires de Syrie, Palestine, Arabie et Cilicie. Les rapports entre Rome et Palmyre sont donc de totale collaboration. Mais à la fin de 256 ou au commencement de 257, le roi et son fils sont assassinés par Moaenus, un parent jaloux qui se proclame roi des rois à Palmyre. Mais ce dernier est rapidement éliminé par Zénobie qui entendait garder pour elle et son fils Wahballât la succession de son mari.

Wahballât était mineur. En demandant à Gallien de reporter sur son fils les titres accordés à Odeinath, Zénobie cherchait à être confirmée dans sa situation de Régente. L'entourage illyrien de Gallien crut le moment favorable pour confisquer à son profit le prestige de l'Orientale. Le préfet du Prétoire Héraclianus (2) arriva en Orient à la tête d'une armée illyrienne, et sous prétexte de marcher contre les Perses pour délivrer Valérien, pénétra sur le territoire des Palmyréniens. Une attaque contre les Perses rompait l'accord entre Odeinath et Sapor en 256 et ouvrait une crise qui menaçait en premier lieu Palmyre. Zénobie était trop fine pour ne pas comprendre l'enjeu de cette expédition. Elle repoussa donc

(1) S.H.A., *Traité. Tyr.*, XV, 5; *Gallien*, XII, 1.

(2) S.H.A., *Gallien*, XIII, 4-5.

Héraclianus et Gallien n'insista pas: mais en sacrifiant son préfet du Prétoire, l'empereur devait s'en faire un ennemi redoutable, puisqu'on trouve Héraclianus en compagnie d'Aurélien, dans le complot qui coûta la vie à Gallien en 268 (1).

Ce nuage passé, Zénobie et Gallien revinrent au statu quo antérieur. Sur les monnaies d'Antioche qui dépendent de Palmyre, figura jusqu'à sa mort, l'effigie de Gallien, symbole de la suzeraineté romaine. Wahballât ne frappe pas encore monnaie, et s'il assume tous les titres de son père (2), Zénobie, elle, se contente du titre de reine, mère du roi des rois (3).

L'ARMÉE ROMAINE D'ORIENT.

M. J.G. Février, on s'en souvient, avait qualifié de « sottise politique » l'opposition des Palmyréniens à l'action d'Héraclianus, cette attitude ayant entraîné le départ des légions romaines vers l'Europe. Sur ce point, M. Février a été égaré par Léon Homo, auteur d'une vie d'Aurélien (4). Nous croyons utile de résumer son argument en ce sens: « Les officiers romains, mécontents déjà d'Odeinath, ne pouvaient rester au service de Wahballât; ils durent rallier l'armée d'Héraclianus » (5). Nous ne voyons nulle part que les officiers romains aient été mécontents sous Odeinath (en tout cas M. Homo n'en cite aucun). De plus, le transfert des légions et des officiers ne se faisait pas, dans l'empire romain, par décision des légats légionnaires, ou du préfet du Prétoire, mais par ordre de l'Empereur. Or Gallien n'a pas soutenu Héraclianus après sa défaite. Tout au contraire, il a renouvelé son alliance avec Zénobie, et la charge de Dux Romanorum reconnue à Wahballât suppose qu'il fut généralissime des légions romaines de l'armée d'Orient. À supposer que certains officiers de ces légions aient pris le parti d'Héraclianus, Gallien avait tout intérêt à les remplacer sans retard pour s'assurer du loyalisme de l'armée d'Orient.

M. Homo croit avoir trouvé un indice du déplacement de certaines légions de Syrie, dans l'examen des monnaies légionnaires frappées sous Victorinus (6). Ces monnaies mentionnent, en effet, onze légions, parmi lesquelles figurent la IIa Trajana, la IIIa

(1) S.H.A., *Gallien*, 14; AUR. VICT., *Cæs.*, 33, 21; EUTR., IX, 11; ZOZME, I, 14.

(2) CLERMONT-GANNEAU, *Revue Biblique*, XXIX, 1920, p. 401.

(3) WADDINGTON, 2628.

(4) L. HOMO, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien* (Paris, 1904).

(5) L. HOMO, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 49, note 2.

(6) *Revue Numismatique*, 1884, pp. 293-298.

Gallica et la Xa Fretensis cantonnées auparavant en Syrie. Mais M. Homo ne tient pas compte de la chronologie. Ces monnaies ont été frappées en 266-267, et à cette date, l'entente entre Odeinath et Gallien était parfaite. La défaite d'Héraclianus date de 268. Enfin, si ces légions avaient suivi le préfet du Prétoire, elles seraient allé grossir les effectifs de l'armée du Danube, aux prises avec les Goths, et en aucun cas n'auraient été affectées à l'armée de Victorinus, qui en 268, s'était séparée de Gallien.

Le dernier argument invoqué par M. Homo pour défendre sa thèse n'est pas plus solide que les précédents: « Ce qui est certain, dit-il, c'est qu'en 269, l'armée qui partit à la conquête de l'Égypte, et en 272, au moment de la bataille d'Émèse, l'armée de Zénobie, est entièrement orientale, surtout syrienne et palmyrénienne. Commandée par le général palmyrénien Zabdas, elle était composée de grosse cavalerie (clibanarii) et d'archers (sagittarii) (1); il n'est pas question de troupes légionnaires » (2).

M. Homo sait très bien que depuis le II^e siècle, l'armée d'Orient se recrute sur place, parmi les fils des vétérans installés par les empereurs dans les colonies romaines, les légions sont seulement encadrées par des officiers venus des provinces occidentales de l'empire. Bien avant l'époque qui nous intéresse, les Palmyréniens y entraient en grand nombre (3). Après la défaite d'Héraclianus, la force combattive de l'armée d'Orient est si peu diminuée qu'elle remporte en Égypte et en Asie Mineure des victoires foudroyantes.

La situation dut être fort différente en 272: Lorsqu'Aurélien eut rompu avec Zénobie, il est probable que certains corps légionnaires, et sûrement de nombreux officiers ont rallié l'armée de l'empereur. Cet affaiblissement des cadres supérieurs est l'une des raisons qui expliquent la défaite de Zénobie.

CLAUDE II LE GOTHIQUE (268-270) ET PALMYRE.

Gallien avait difficilement gouverné contre son entourage illyrien; son successeur, Claude II, par sa naissance et sa carrière appartient à l'armée du Danube. Comme l'indique son surnom « le Gothique », c'était le premier Romain, qui après vingt années de défaites, avait réussi à triompher des Goths, à Nish (actuelle Yougoslavie). Mais cette victoire date de 269. Au début de son

(1) *Rufus Festus*, 23.

(2) L. Homo, *ibid.*, p. 49, note 2.

(3) *CJL*, III, 6583; *Zozme*, I, 44; I, 55.

règne, il avait maintenu le statu quo avec Palmyre (une inscription d'Afrique, lui donne le titre inexplicable de Parthicus Maximus) (1).

C'est sous son règne que se place la conquête de l'Égypte par les Palmyréniens. Cette campagne, présentée par les historiens malveillants comme une menace contre Rome, s'explique selon nous par des raisons toutes différentes.

Dans la situation embarrassée où se trouvait l'empereur, du fait de la menace des Goths, Rome ne pouvait défendre l'Égypte contre les incursions des pirates. Probus (ou Probatas) patrouillait bien en Méditerranée, mais il disposait de très maigres effectifs et à tout moment, l'Égypte pouvait échapper à Rome, la privant ainsi du ravitaillement indispensable en céréales. L'armée d'Orient après avoir réussi à conjurer le péril perse, se trouvait parfaitement en mesure de sauver l'Égypte. Elle avait un effectif de 70.000 hommes. A Alexandrie, un fort parti palmyrénien, lié à Zénobie par des intérêts commerciaux, insistait auprès de la reine, pour recevoir la protection de ses troupes. En décidant cette expédition, Zénobie agissait au mieux des intérêts du commerce palmyrénien, mais elle pouvait parfaitement estimer que l'Égypte rentrerait dans les attributions du *Dux Romanorum* de l'armée d'Orient.

L'expédition en Asie Mineure s'explique par les mêmes soucis de protéger l'Orient contre les Goths qui avaient réussi un moment à prendre pied sur la rive asiatique de la Propontide. Les troupes de Zabdas les en délogèrent promptement.

Claude II, malgré ses sympathies affichées pour l'armée du Danube, ne s'insurgea pas contre ces deux campagnes; en prolongeant le statu quo conclu sous Gallien, il reconnut implicitement les raisons que lui fournit Zénobie pour expliquer ces opérations.

Quoi qu'il en soit, les Palmyréniens furent accueillis, en Égypte et en Asie Mineure, comme les libérateurs. A la population grecque d'Alexandrie, Zénobie se présenta comme une descendante des Lagides: elle ne venait pas comme une étrangère, mais comme une nouvelle Cléopâtre, ayant à cœur la grandeur de l'Égypte. Cette affiliation à Cléopâtre n'est pas plus étonnante que celle de l'africain Septime Sévère qui, à son avènement, se donna à Rome pour le descendant de l'espagnol Trajan.

Il est évident que l'extension du territoire palmyrénien ne pouvait qu'augmenter la jalousie de l'armée du Danube vis à vis de leurs concurrents orientaux. Claude II allait succomber bientôt à la peste, en 270. Son successeur Quintillus, choisi par le Sénat, souleva l'opposition de l'armée. M. A. Alföldi, en soulignant

(1) *C.I.L.*, VIII, 4876.

que Palmyre ne reconnut pas Quintillius (1), conclut un peu hâtivement que, ce faisant, Palmyre accomplissait un premier acte d'insubordination envers Rome. Wahballât, au contraire, en se rangeant à l'avis de l'armée du Danube, répondait à sa rancœur par un geste d'apaisement, en adoptant sa prétention à désigner elle-même le successeur de Claude.

L'ŒUVRE CULTURELLE DE ZÉNOBIE.

À la mort de Claude, le royaume de Palmyre s'étend sur tout l'Orient, du Nil au Pont-Euxin. Avant de poursuivre le déroulement des événements qui l'ont conduit à sa ruine, il nous faut examiner l'œuvre culturelle de Zénobie.

Deux motifs ont poussé la reine de Palmyre à exercer une telle action: son goût naturel et les impératifs de sa politique. Nous l'avons vu, Zénobie était personnellement polyglotte; sa culture était surtout historique (2). Et l'exemple des grandes Orientales qu'elle voulait imiter, Cléopâtre, Julia Domna et les impératrices de la dynastie des Sévères, l'incita à rassembler un salon littéraire, où le philosophe Longin voisinait avec le théologien Paule Samosate.

Mais la curiosité intellectuelle n'explique pas tout. Il y avait les impératifs de la politique: la conquête de tant de contrées, ethniquement et linguistiquement si différentes, imposait l'unification de ces éléments hétérogènes, pour les attacher à Zénobie et à sa dynastie. L'antagonisme le plus apparent était celui qui opposait l'élément arabe du désert à la population grecque des villes. Les Arabes constituaient une pépinière inépuisable de combattants, parfaitement adaptés aux opérations de la steppe, archers, cavaliers, méharistes, que Rome avait utilisés sur les frontières de l'Afrique et en Germanie. L'élément hellénisé des villes tenait, par le commerce et l'industrie, toute la vie économique du royaume. Si les sympathies de la reine la poussaient vers les Arabes, son sens du gouvernement l'engageait à ne pas négliger les populations urbaines, plus adonnées aux choses de l'esprit. Pour rallier ces Grecs à sa politique, le choix de la reine se porta sur le rhéteur Longin. Dionysius-Cassius Longinus, comme Pléon, s'était formé à l'École d'Alexandrie. Il avait par la suite enseigné la philosophie à Athènes et composé de nombreux ouvrages dont il ne nous est resté que les titres et de courts fragments. On lui attribue, à tort semble-t-il (3), *Le traité du sublime*, ingénieuse et élégante analyse

(1) A. ALFÖLDI, *Berytus*, V, p. 88 et *C.A.H.*, XII, p. 179.

(2) S.H.A., *Trente tyrans, Zénobie*.

(3) VACHER, *Études critiques sur le Traité du Sublime*, 1854.

des éléments du sublime poétique et oratoire. Tout le monde sait, en Orient surtout, l'importance et la magie de la parole pour électriser les foules. Par ses liens avec Alexandrie et Athènes, Longin devenait, aux yeux des populations hellénisées de Syrie, comme le représentant de la culture grecque qui fleurissait dans ces deux capitales de l'esprit.

Avec le rhéteur Longin, Zénobie s'adjoignit Paul de Samosate. Comme Julia Domna avait mis à la mode Apollonius de Tyane (1), comme Julia Mamaea avait eu des entretiens théologiques avec Origène, Zénobie trouva à Antioche un théologien suffisamment célèbre, mais merveilleusement souple, pour se plier à ses tentatives religieuses d'unification syncrétiste.

PAUL DE SAMOSATE.

M. Gustave Bardy a consacré à Paul de Samosate une étude historique remarquable (2) qui éclaire d'une vive lumière les relations de ce personnage avec Zénobie.

Il semble assuré aujourd'hui que Paul ait été redevable à Zénobie de sa double promotion ecclésiastique et civile. L'évêque d'Antioche, Démétrianus, avait été emmené en captivité par Sapor, en 258. Après avoir vaincu les Perses, les Palmyréniens étaient devenus, à la suite de la captivité de Valérien, les vrais maîtres d'Antioche. Zénobie avait profité de la situation où se trouvait l'Église de cette ville, désemparée par l'exil de son évêque, pour le remplacer non point par un Antiochien hellénisé, mais par un Commagénien venu des régions orientales de la Province, « un représentant des pures traditions syriennes ». Pour accroître son autorité et son influence, Zénobie avait élevé le nouvel évêque à une haute charge civile. En devenant ducenaire, Paul exerça la fonction d'intendant des finances, et fut, auprès des Antiochiens, comme le représentant personnel des rois de Palmyre (3).

Si Paul mécontenta les théologiens orthodoxes par son enseignement christologique, ses fidèles, en revanche, en étaient fort enthousiastes. « Il groupait aussi autour de sa personne le clergé et les évêques des campagnes peu influencés par la culture hellénique et fidèles au vieil esprit araméen... On était fier de voir à la tête d'Antioche un homme du pays, qui avait été élevé selon les usages locaux, qui parlait familièrement la langue syrienne: sans

(1) Son culte était encore puissant du temps de Zénobie. S.H.A., *Aurélien*.

(2) Gustave BARDY, *Paul de Samosate* (édit. refondue), 1929.

(3) *Ibid.*, p. 257-258. Mgr Battifol prononce même le mot de vice-roi, qui est peut-être impropre.

doute faut-il voir là une des raisons les plus puissantes de la popularité du Samosatéen. Les évêques des campagnes, les *chorepiscopi*, étaient particulièrement nombreux et influents en Colé-Syrie. Pour Paul, c'était une force d'avoir pour soi les chefs du Christianisme local » (1).

En ce qui concerne Zénobie, cette popularité de l'évêque successeur d'Antioche servait bien ses desseins, sur le double plan politique et religieux: comme fonctionnaire civil, Paul était chargé de faire reconnaître par les Antiochiens le régime de Palmyre et même de le rendre aimable. Mais l'enseignement doctrinal de Paul n'était-il pas, en partie du moins, conditionné par sa tâche politique? « En insistant sur le dogme de la monarchie divine, et en accordant au Christ une place fort inférieure à celle que lui reconnaissait la foi traditionnelle, le Samosatéen ne se laissait-il pas guider par le désir de plaire aux... païens cultivés dont Zénobie aimait s'entourer? Le synchronisme est frappant de l'enseignement de Plotin à Rome et celui de Paul de Samosate à Antioche » (2).

On peut pousser l'analyse plus loin. Zénobie pouvait penser qu'entre le christianisme de Paul et la religion de Palmyre, il existait des points communs pouvant favoriser sa tentative syncrétiste de rapprochement entre les peuples de son royaume.

Au III^e siècle, les deux grands dieux de Palmyre, Bel et Baalshamin tendent à s'unifier. « Si Bel est avant tout le maître des sphères célestes et des destinées humaines qui en dépendent, Baalshamin est, comme le Hadad phénicien, le dieu de l'orage et des pluies bienfaisantes. Son culte est moins abstrait que celui de Bel, et on le qualifie de « dieu bon et rémunérateur » (3). Cependant, il est aussi le « maître du monde » (4). Cette dernière expression pourrait tout aussi bien se traduire « maître de l'éternité ». Les inscriptions grecques et palmyréniennes qui accompagnent parfois la dédicace parlent de « Zeus » (5), de « Zeus très grand » (6) ou de « Très Haut » (7). On le voit, pour un palmyrénien cultivé, Baalshamin et Bel n'étaient guère que deux aspects de la divinité suprême que le monde hellénistique nommait Zeus, terme alors synonyme de « Dieu » (8).

(1) GUSTAVE BARDY, *Paul de Samosate*, p. 274.

(2) BATTIFOL, *Le christianisme et le monde antique* (cité par G. BARDY, *Paul de Samosate*, édit. refondue, 1929, p. 275, note 2).

(3) *C.I.S.*, II, 3983 et 3988.

(4) *C.I.S.*, II, 3986.

(5) *C.I.S.*, II, 3959.

(6) *C.I.S.*, I, 3912.

(7) *Exsuperantissimus*. Cf. CANTINEAU, *Recus d'Assyriologie*, 1930, p. 35.

(8) J. STARCKY, art. *Palmyre*, in *Supplément du Dictionnaire de la Bible*, col. 1097.

Or, selon M. F. Cumont, c'est en Commagène — et Samosate est la capitale de cette région — qu'aurait pris naissance, dans la deuxième moitié du second siècle, l'épithète de « *Exsuperantissimus* » appliquée d'abord au Zeus de Doliché, dont le nom et le culte répandu par les légionnaires dans tout l'empire, « devint naturellement une des formes de ce dieu unique auquel allaient toutes les aspirations du syncrétisme païen, non seulement dans les cercles cultivés mais jusque dans les milieux populaires » (1). « Si les erreurs théologiques de Paul de Samosate proviennent en grande partie d'un souci très vif de sauvegarder l'unité divine, et si d'autre part, sa formation chrétienne est restée assez superficielle, on pourra supposer qu'il a essayé de faire entrer le monothéisme de la Bible et de l'Évangile dans les cadres plus larges d'un syncrétisme dont le culte de Jupiter *summus exsuperantissimus* lui aurait donné l'idée » (2).

AURÉLIEN ET PALMYRE

La nouvelle de la l'avènement d'Aurélien ne devait parvenir à Palmyre que vers l'automne 270: le nouvel empereur tenait son investiture de l'armée du Danube. Il ne manquait certes pas de titres pour succéder à Claude II. Mais les armées d'Italie et du Rhin le craignaient pour sa sévérité. Sa rudesse et sa violence lui auraient valu, alors qu'il était tribun militaire, le sobriquet de *Manu ad Ferrum*. Aurélien qui, malgré les instructions de Claude avait fait exécuter Auréolus, pensant ainsi éliminer tout concurrent, avait vu ses calculs déjoués par le Sénat qui avait désigné Quintillus pour succéder à son frère. Mais, cette fois-ci, l'état-major illyrien ne craint pas de défier ouvertement le Sénat en désignant son propre candidat Aurélien. Celui-ci, de parti pris, est opposé à Palmyre. Il attend cependant un an avant de prendre l'initiative d'une rupture ouverte avec Zénobie.

Pour M. L. Homo, panégyriste d'Aurélien, l'empereur, constatant qu'il ne pouvait se libérer immédiatement pour une campagne en Orient, aurait conclu avec Palmyre une « convention » qui réservait en droit la souveraineté romaine, mais reconnaissait en fait à Palmyre la possession de tout l'Orient. A la suite de M. Homo, plusieurs historiens ont admis l'existence d'une pareille convention: M. Besnier (3), J.G. Février (4), Vogt (5). Mais

(1) F. CUMONT, *Jupiter Summus Exsuperantissimus*, in *Archiv für Religionswissenschaft*, IX, 1906, 323-336.

(2) G. BARDY, *loc. cit.*, 252.

(3) M. BESNIER, *Histoire romaine* (coll. Glotz), t. IV, I, p. 216.

(4) J.G. FÉVRIER, *op. cit.*, p. 116.

(5) VOGT, *Alexandria. Kaiserzeiten*, I, p. 214.

adoptant les analyses plus précises de H. Mattingly (1) et de M. A. Alföldi (2), M. Daniel Schlumberger a mis cet accord en doute: « Zénobie, tout en contraire, aurait mis Aurélien devant une situation de fait, en lui proposant un compromis qu'il aurait repoussé. Ce compromis se traduit par les émissions monétaires de Palmyre, en Syrie et en Égypte: sur ces monnaies, l'avvers porte l'effigie de Wahballât avec tous les titres habituels d'un empereur romain » (3).

Qu'Aurélien ait repoussé ce compromis qui reconnaissait toutes les conquêtes de Palmyre sous Claude II, cela cadre mieux avec son caractère et sa politique. Encore général, Aurélien, rappelons-le, avait été impliqué en même temps qu'Héraclianus dans le complot qui avait abouti à l'assassinat de Gallien, et Aurélien en voulait aux Palmyréniens d'avoir si piteusement défait son associé (juillet-août 268). Porte-parole de l'hostilité des Illyriens, comment Aurélien aurait-il entériné l'ascension de Palmyre?

L'ARMÉE DU DANUBE.

M. L. Homo, dans un parallèle trop facile entre « la mollesse » de l'armée d'Orient et la ténacité de l'armée du Danube, ne craint pas d'écrire que cette armée représentait « avec le Sénat, les deux foyers du patriotisme romain » (4). Il n'est pas besoin de démontrer combien cette appréciation est surprenante en ce qui concerne le Sénat. Ce corps, jadis vénérable et tout puissant, n'était plus depuis Septime Sévère, que l'exécuteur docile des volontés de l'empereur. Lorsque commence la période d'anarchie militaire, les empereurs sont nommés par les armées: Gallien élimine les sénateurs des commandements militaires et des gouvernements provinciaux. Le Sénat entérine les décisions des militaires ou plie devant leur opposition, sans formuler la moindre protestation. Quel « patriotisme » peut-on déceler dans cette passivité?

En ce qui touche l'armée du Danube, M. Homo fait preuve de plus d'imagination que d'exactitude (5). Depuis 235, cette armée

(1) H. MATTINGLY, *Numismatic Chronicle*, 1936, p. 102.

(2) A. ALFÖLDI, *C.A.H.*, XII, 301 et *Berytus*, V, p. 88.

(3) D. SCHLUMBERGER, *L'inscription d'Hérodiens*, in *Bull. d'Études Orientales*, t. IX, 1942-1943, p. 44.

(4) L. HOMO, *op. cit.*, p. 55.

(5) Ce parti pris contre l'armée d'Orient est une idée fixe de M. Homo. Dans son ouvrage consacré à Vespasien, paru en 1949, cet historien institue un parallèle très malheureux entre l'armée d'Orient et celle d'Italie. S'appuyant sur Tacite, il reprend son leit-motiv sur la « mollesse » de l'armée d'Orient; mais Tacite se réfère à la situation où se trouvait cette armée sous Néron. Ses succès d'ailleurs sont dus à la mésentente entre Pison et Corbulo. L'armée

n'avait subi que des revers humiliants. Incapable de s'opposer à l'invasion des Goths, elle avait dû leur abandonner Istropolis en 253, Philippopolis en Macédoine en 250, la Dobroudja roumaine sous Trébonnien Galle. Déce les combattit sur le plateau de Plevén, mais au cours de cet engagement il perdit son fils et périt lui-même à Atritus (fin janvier 251). Sous Gallien, l'armée du Danube dut évacuer le territoire romain de Dacie.

Un quart de siècle de défaites répétées avait exaspéré les Illyriens. Comment n'aurait-ils pas éprouvé une amère jalousie devant les succès ininterrompus de l'armée d'Orient depuis la captivité de Valérien? La victoire des Palmyréniens sur Sapor en 250, l'élimination des usurpateurs Quiétus et Ballista à Émèse en 261, les campagnes contre les Perses en 261, 262 et 266 qui avaient valu à Gallien le titre de Persicus Maximus, et maintenant ces conquêtes foudroyantes de l'Égypte et de l'Asie Mineure. Aux yeux des Illyriens, Palmyre constituait une sérieuse menace: l'empire, gouverné par les Illyriens depuis la mort de Philippe l'Arabe, risquait de passer à nouveau aux mains de l'armée d'Orient.

Il fallait donc à tout prix bloquer l'expansion territoriale de Palmyre et empêcher que ne se reconstituât un empire romain d'Orient. Par sa victoire sur les Goths, Aurélien était l'homme qui avait renversé le courant fatidique en faveur des Illyriens. Zénobie était virtuellement condamnée au lendemain de la victoire de Nish.

M. Homo est donc mal fondé à parler d'une convention entre Rome et Palmyre au début du règne d'Aurélien. Mais peut-être l'hypothèse d'un tel accord n'a-t-elle été avancée que pour rejeter sur Zénobie l'odieux de l'avoir dénoncé. La rupture vint de Rome et constitua une volte-face complète par rapport à la politique de Gallien. Les rois palmyréniens n'avaient d'autre choix que de passer dans l'opposition et se déclarer Augustes.

RUPTURE AVEC ROME.

Le 29 août 271, des monnaies sont frappées dans les ateliers de Syrie et d'Alexandrie: l'effigie d'Aurélien en est disparue. Wahballât y est représenté avec la couronne radiée et la qualité d'Auguste. La couronne radiée est la règle générale pour les effigies d'empereurs sur les Antoniniani. Elle remplace ici la couronne laurée et le diadème qui figurent sur les monnaies émises avant la rupture

de Vespasien montra ses qualités combattives au cours de la guerre contre les Juifs et la campagne de Commagène. M. Homo ne dit pas un mot de l'éclat des armées d'Italie et du Rhin, telles que les dépeint Suétone dans les vies de Galba, d'Othon et de Vitellius.

La titulature du nouvel empereur est la suivante: IMP'erator, C(esar) VABALLATUS AUG(ustus). Les légendes du revers sont celles des empereurs de la dynastie sévérienne: Aequitas Aug(usti), Aeternitas Aug(usti), Victoria Aug(usta). Cette dernière légende appartient à Claude. D'autres légendes font allusion à la jeunesse de l'empereur: Iuventus Aug(usti). D'autres annoncent Dioclétien: Iovi Sator.

M. Seyrig qui a étudié ces monnaies de VABALLATUS AUGUSTUS (1) remarque avec raison que le nom du nouvel empereur est orthographié par l'atelier d'Antioche moins exactement que ne le fait l'atelier d'Émèse qui lui donne le nom de Vhabalarus.

L'atelier d'Alexandrie donne la traduction de Vhaballath en grec: Aut(ocrator) K(aisar) OYBALLATOS ATHENO(doros) SEB(astos). Le revers représente le buste du Soleil ou la Providence, debout. Les monnaies sont rares car le règne fut court; les pièces pèsent 9 gr. 06 et 6 gr. 60 (2).

La reine-mère porte également sur des monnaies syriennes et égyptiennes le titre d'Augusta ou de Sébasté. Ses monnaies de frappe latine portent à l'avvers: S(eptimia) Zenobia Aug(usta). Elle porte le diadème surmonté d'un croissant. Au revers figure la légende de Juno Regina: Junon debout, avec, à ses pieds, un paon.

À Alexandrie, ses monnaies grecques la désignent comme Sept(imia) Zenobia Seb(asté), buste diadémé à g. ou à dr. Les représentations du revers sont diverses: la Providence debout, ou le buste de Diane. Ces pièces sont datées de la 5^e année du règne de son fils (3).

PREMIÈRE CAMPAGNE D'AURÉLIEN CONTRE PALMYRE.

Pour réduire Palmyre, Aurélien doit entreprendre deux campagnes successives. Notre informateur sur ces événements est Zozime, historien grec qui écrit au début du VI^e siècle. De valeur assez inégale, il est assez bien renseigné sur les événements d'Orient; très favorable à Aurélien, il passe sous silence certains faits accablants, et d'après la tradition des historiens grecs, il est plein de préjugés contre les Syriens.

(1) H. SEYRIG, *Vhaballatus Augustus*, dans *Mélanges offerts à K. Michalowski*, 1966, pp. 659-662.

(2) A. VON SALLEY, *Die Fürsten von Palmyra*, 13-17; Th. RHODE, *op. cit.*, cat. 21-22.

(3) Th. RHODE, *op. cit.*, n° 27-30.

M. L. Homo a suivi d'assez près Zozime, sans peut-être le critiquer suffisamment.

La première campagne eut lieu entre le mois de Janvier et l'été de 272. Aurélien attaqua les Palmyréniens par l'Asie Mineure et par l'Égypte. Une armée, sous le commandement du futur empereur Probus, réussit d'autant plus facilement à prendre pied à Alexandrie, que Zabdas avait pratiquement retiré toutes ses forces de la Vallée du Nil. Après avoir réduit à l'impuissance les partisans de Palmyre, cette armée avait l'ordre de remonter par l'Arabie et la Palestine à la rencontre des légions qu'Aurélien commandait lui-même. En Asie Mineure, Aurélien savait qu'il pouvait compter sur le soutien inconditionnel de la Bithynie et de la Galatie.

Tyane, la cité du thaumaturge Apollonius, tenta une résistance éphémère (1): les Palmyréniens ne voulaient livrer leur premier combat que devant Antioche. Leur cavalerie lourde se révéla peu efficace devant l'infanterie illyrienne. Bien que l'armée de Zabdas comptât près de 70.000 hommes, il est fort probable qu'elle avait dû perdre une partie notable de ses cadres romains qui avaient préféré rallier l'empereur. Pour appuyer cette hypothèse nous avons le témoignage indirect du ralliement des cadres de la III legio Cyrenaica qui s'étaient engagés dans l'armée de Probus, à son passage à Bosra. Aurélien les en récompensa en leur permettant de piller le temple de Bel (2).

Affaiblie par ces abandons, l'armée de Zabdas ne put sauver Antioche; elle se replia en bon ordre sur Émèse, poursuivie par Aurélien. C'est sans doute à Émèse que Probus fit sa jonction avec l'empereur. Le combat fut acharné et un moment, les Palmyréniens furent sur le point de l'emporter (3). Aurélien ne triompha qu'au prix de pertes très sévères: les Illyriens trouvèrent à Émèse un butin considérable. Mais ils ne purent s'attarder dans cette ville, car les Palmyréniens s'étaient mis en route pour Palmyre où ils espéraient tenir assez longtemps pour que les contingents que leur avaient promis les Perses et les Arméniens puissent prendre à revers l'armée d'Aurélien. Mais les Perses n'avaient plus leur combativité du temps de la capture de Valérien: leur roi Sapor était âgé de près de 70 ans, et allait mourir quelques mois plus tard. Quant aux Arméniens, alliés des Perses, ils attendirent de Ctésiphon des ordres qui ne vinrent jamais.

(1) Continuateur de Dion (frag. *Hist. Græc.*, édit. Müller, n° 10), fr. 4

(2) H. SEYRIG, *Antiquités syriennes*, III, p. 127.

(3) Zozime, I, 53.

Durant ce siège, il y eut un échange de messages entre Aurélien et Zénobie qui mérité d'être rapporté, même si la forme où ils nous sont parvenus semble apocryphe: Aurélien aurait écrit en ces termes à Zénobie: « L'empereur du monde romain, le vainqueur de l'Orient, Aurélien, à Zénobie et à tous ses alliés. Vous auriez dû faire spontanément ce dont ma lettre actuelle vous donne l'ordre. Car je vous conseille de vous rendre, vous offrant la vie sauve, à la condition, Zénobie, que tu ailles vivre avec les tiens dans la résidence que je t'indiquerai, sur l'avis du très noble Sénat. Verse au trésor de Rome pierres, or, argent, soie, chevaux et chameaux. Les Palmyréniens conserveront leurs lois. » A cette lettre pleine de hauteur et d'insolence, Zénobie répondit: « Zénobie, reine d'Orient, à Aurélien Auguste. Personne avant toi n'a demandé par lettre ce que tu réclames. A la guerre, tout doit se régler par le courage. Tu me demandes de me rendre: ne sais-tu pas que Cléopâtre a mieux aimé mourir, étant reine, que vivre avec n'importe quel titre? Nous avons pour nous les renforts de la Perse que nous attendons incessamment. Les brigands de Syrie, Aurélien, ont vaincu ton armée. Alors? Quand arriveront les renforts que j'attends de toutes parts, tu mettras certainement fin à ton arrogance et cesseras de m'ordonner de me rendre comme si tu étais partout vainqueur » (1).

Cependant le siège se prolongeait et les Palmyréniens commençaient à souffrir de la famine. Zénobie pensa qu'une entrevue personnelle avec Sapor lui obtiendrait les renforts tant espérés. Mais elle fut capturée alors qu'elle s'apprêtait à traverser l'Euphrate (2).

Lorsque les Palmyréniens apprirent le sort de la reine, ils se rendirent. Aurélien ne permit pas que la ville fût pillée, et les monuments publics furent respectés. Mais le butin capturé fut immense. Après avoir laissé à Palmyre une garnison de 600 archers Aurélien rentra à Émèse où eut lieu le procès de Zénobie. Comme il s'écriait, quand on eut amené la reine devant lui: « Alors, Zénobie, tu as osé insulter les empereurs romains? », celle-ci lui aurait fait cette fière réponse: « Empereurs? Toi, qui sais vaincre, je te reconnais pour tel. Mais Gallien, Auréolus, et tous les autres princes n'en ont jamais été pour moi » (3). L'allusion à la défaite des Illyriens devant les Goths était mordante. Il faut tout le parti pris de M. Février pour voir dans cette attitude « une lâcheté

(1) *Vita Aurel.*

(2) *Zozme*, I, 55.

(3) *S.H.A., Treite tyrans, Zénobie.*

répugnante ». Impressionné, Aurélien épargna Zénobie, la réservant pour son triomphe; en revanche, il mit à mort ses conseillers, au premier rang desquels se trouvait Longin.

Mais Aurélien ne pouvait s'attarder à Émèse. Une invasion des Carpes venait de lui être annoncée et il lui fallait se rendre sur le Bas-Danube. Avant de se mettre en route, Aurélien constitua en Orient un grand commandement militaire au profit d'un homme qui lui était particulièrement attaché, Marcellinus, qui fut nommé préfet de Mésopotamie (non encore reconquise) et chargé de l'administration de l'Orient tout entier (1). Une inscription donne à ce personnage, d'ordre équestre, le titre de Vir perfectissimus et Dux duzenarius (2). Marcellinus cumulait donc les fonctions militaires de Wahballât et l'intendance des finances exercée à Antioche par Paul de Samosate, lui aussi disparu dans la tourmente.

DEUXIÈME CAMPAGNE CONTRE PALMYRE.

M. L. Homo écrit très justement: « Le préfet de Mésopotamie était seul en mesure de faire face aux complications qui pouvaient se produire en Orient: un double danger était à craindre: une révolte des Palmyréniens, une intervention des Perses, et surtout, Aurélien s'en était aperçu au cours de sa campagne, une coopération possible des uns et des autres. Marcellinus, posté sur l'Euphrate, pouvait arrêter les Perses, s'ils tentaient de franchir le fleuve. Prise à revers, et coupée de la Perse, attaquée de front par l'armée revenue d'Europe, Palmyre devait être facilement réduite à l'impuissance. La concentration du pouvoir en une seule main et le choix de Marcellinus étaient deux mesures d'habile prévoyance, que la suite des événements n'allait pas tarder à justifier » (3).

La capture de Zénobie ne mit pas fin au royaume de Palmyre. Le soulèvement de la ville qui eut lieu en 273 ne s'explique pas seulement par « le regret de la grandeur perdue et la rancune des vaincus ». En Syrie et à Alexandrie les partisans de la reine restaient nombreux. Ils n'auraient probablement pas agi aussi rapidement, si une terrible nouvelle n'était venue les bouleverser: au cours de la traversée de la Propontide, un prétendu naufrage aurait noyé tout l'entourage de Zénobie et les principaux chefs de la résistance palmyrénienne. Cet « accident » ressemblait trop à un complot, et les Palmyréniens auraient eu tort d'en accuser Aurélien, si ce lâche

(1) Zozma, I, 60.

(2) C.I.L., V, 3329.

(3) L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 107.

comportement ne cadrerait pas parfaitement avec ses habitudes passées: au mépris de la parole donnée, Aurélien se débarrassait des Palmyréniens comme il avait jadis assassiné Auréolus, à qui Claude II avait promis la vie sauve.

À Palmyre le mouvement de révolte fut dirigé par un certain Apsaeus qu'une inscription de cette ville donne pour l'un des principaux personnages de la cité (1). Zozime nous apprend qu'Apsaeus fut l'un des chefs du parti de l'indépendance lors du siège de Palmyre (2): or, dans le prétendu accident de la traversée de la Propontide, ce ne furent pas seulement des enfants et des parents de la reine qui avaient péri, mais les principaux chefs du parti national: la révolte d'Apsaeus s'explique donc autant par loyalisme pour Zénobie que par l'indignation devant le sort réservé à ses compagnons de lutte. Apsaeus massacra la garnison romaine et le gouverneur militaire laissé par Aurélien.

L'Égypte réagit avec la même rapidité. La conquête de la vallée du Nil par Probus avait gravement compromis les intérêts de toute une classe sociale qui vivait du commerce de Palmyre. Comment ces riches commerçants auraient-ils accepté de voir l'Égypte redevenir domaine impérial exploité au seul profit de Rome?

L'empire romain d'Orient se ressoudait; il ne lui manquait plus qu'un chef. Apsaeus sonda le préfet de Mésopotamie Marcellinus, cherchant à le détacher d'Aurélien, lui proposant de le reconnaître pour Auguste.

L'attitude de Marcellinus fit échouer les plans des Palmyréniens: sous prétexte de consulter les commandants des unités légionnaires, le préfet fit prévenir secrètement Aurélien. Devant cette attitude dilatoire, Apsaeus fit proclamer comme roi de Palmyre un certain Antiochus qui se rattachait à la dynastie légitime d'Odeinath (3).

L'Égypte se hâta de reconnaître Antiochus. Le préfet Firmus, grec de Séleucie établi à Alexandrie, gouverna le pays au nom de Palmyre. Les approvisionnements de Rome furent arrêtés et la capitale fut menacée de famine (4).

Le danger était extrêmement grave: Aurélien, toutes affaires cessantes, marcha sur Palmyre, avant que la concentration des

(1) WADDINGTON, 2582.

(2) ZOZIME, I, 60.

(3) WADDINGTON, 2629.

(4) *Vita Firmi*, V, 4.